Zeitschrift: Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber: Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band: 6 (1941)

Artikel: La philosophie d'un naturaliste (deuxième version)
Autor: Hochreutiner, B.P.G.
Kapitel: 4: La religion dérivée de ma connaissance subjecive
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-895682

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chapitre IV

La religion dérivée de ma connaissance subjective

§ 1. **Analyse de ma conception de Dieu :** *Dieu est une différenciation du moi. Il en possède tous les caractères. Il m'arrache à ma solitude.*

§ 2. **Eléments subjectifs et objectifs de la divinité ; leurs rapports.**

§ 3. **La tradition et le dogme :** *La tradition n'a eu d'influence sur ma religion que par les sentiments qu'elle a réveillés en moi. J'apprécie les Evangiles un peu comme on apprécie une œuvre d'art sans m'occuper de leur réalité objective ; c'est dire que je me refuse à en tirer une Dogmatique.*

§ 4. **L'attribut providence :** *Je n'y crois pas, parce qu'il me répugne et qu'il anéantirait ma liberté.*

---

§ 1. ANALYSE DE MA CONCEPTION DE DIEU

J'ai constaté l'existence de ma personnalité et le besoin de lui trouver une cause m'a imposé le sentiment, non pas d'une création ou d'une émanation proprement dite, mais plutôt d'une différenciation de ce moi, c'est-à-dire d'une puissance originelle dans laquelle il était diffus et de laquelle il s'est séparé plus ou moins et peu à peu. Il en résulte que je devrai rencontrer dans cette puissance les mêmes principes que j'ai découverts dans ma personne.

L'impératif catégorique a imprimé à cet élément le caractère de justice.

L'absence de sanction de cet impératif, ou, du moins, la sanction contenue seulement dans le choix lui-même du bien et du mal, m'a convaincu d'un autre attribut : la bonté.

Etant donnée la nature absolue d'un élément de cet ordre, ses attributs devaient être, eux aussi, absolus et je les ai nommés : justice infinie, bonté infinie, puissance créatrice.

Enfin, si j'envisage toujours le même élément, sous l'angle de la durée, je conclus encore à son éternité. Telles sont les constituants de la notion du Dieu que je trouve au plus profond de moi-même.

Dire maintenant comment je suis arrivé à en faire une personnalité, je ne sais trop. J'incline à croire que cette idée a été surajoutée pour plus de commodité parce que je ne conçois pas bien un élément de puissance, de justice et de bonté sans personnalité. Ou bien, est-ce parce que j'ai reconnu chez mon Dieu les mêmes sentiments que chez moi et que je les ai poussés à l'absolu, par définition ? J'aurais alors conclu par analogie et d'une façon peu rigoureuse, en prêtant à Dieu un moi semblable à celui dont j'ai conscience.

Quoiqu'il en soit, cet attribut de la personnalité, lequel ne me paraît ni complètement démontré, ni tout à fait nécessaire est pourtant très commode et me permet de relier entre eux, beaucoup plus facilement, les qualités précédemment énumérées.

Mon Dieu devient donc personnel, juste, bon et éternel.

Tel quel, il me procure un bonheur très grand, celui de ne pas être seul. Est-il besoin de plus ample argument pour me convaincre ? Ce Dieu est conforme à ma logique et il me rend heureux !

Autant le pragmatisme me semble illogique et dangereux dans le monde objectif, autant je le tiens pour péremptoire quand il est appliqué à ma personnalité subjective.

Le bonheur que j'en retire met donc l'existence de Dieu au-dessus de toute discussion.

J'ai dit que Dieu m'arrachait à l'angoisse de la solitude. On comprendra mieux ce sentiment quand on aura vu que je ne puis pas croire à mon analogie avec

le reste des hommes, quand on saura que je me considère comme le seul être libre et responsable au milieu d'une humanité déterminée. On imaginera alors l'isolement absolu où je me trouve, l'impossibilité radicale de sortir de mon moi, pour communiquer mes pensées, mon incapacité complète à provoquer chez les autres une sympathie véritable, profonde, consciente,... semblable, enfin, à celle que j'éprouve pour eux, malheureux mécanismes, en proie à leurs passions, leurs tares, leurs hérédités, leurs instincts.

Il y a quelques écrivains dont les œuvres m'ont paru déceler une angoisse semblable à la mienne et chez lesquels, parfois, je me suis donné l'illusion de trouver une personnalité analogue. Tel Guy de Maupassant, ou mieux encore, ce poète si délicat qu'est Sully Prud'homme. Dans plusieurs de ses poèmes, ce dernier laisse percer l'horreur de la solitude et ce sentiment est si fort qu'il va jusqu'à la souffrance aigüe. Témoins des vers comme ceux-ci :

Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par les corps.
Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
Misérables vivants que le baiser tourmente !

. . . . . .

Amis, pour vous aussi l'embrassement est vain,
Vains les regards profonds, vaines les mains pressées :
Jusqu'à l'âme on ne peut s'ouvrir un droit chemin ;
On ne peut mettre, hélas ! tout le cœur dans la main,
Ni dans le fond des yeux l'infini des pensées.

. . . . . .

Vos bras sont las avant d'avoir mêlé vos cœurs
Et vos lèvres n'ont pu que se brûler entre elles [1].

---

[1] SULLY-PRUDHOMME, *Les caresses*, poésies, t. II, p. 187.

Et ailleurs :

Heureux les cœurs, les cœurs de sang !
Leurs battements peuvent s'entendre ;
Et les bras ! ils peuvent se tendre,
Se posséder en s'enlaçant.

Heureux aussi les doigts ! ils touchent ;
Les yeux ! ils voient. Heureux les corps !
Ils ont la paix quand ils se couchent
Et le néant quand ils sont morts.

Mais, oh bien à plaindre les âmes !
Elles ne se touchent jamais :
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sous un verre épais.

De leurs prisons mal transparentes
Ces flammes ont beau s'appeler,
Elles se sentent bien parentes
Mais ne peuvent pas se mêler.

On dit qu'elles sont immortelles ;
Ah ! mieux leur vaudrait vivre un jour,
Mais s'unir enfin ! dussent-elles
S'éteindre en épuisant l'amour ! (1)

Dans « *La voie lactée* » enfin (l. c., p. 128), le même auteur s'adresse aux étoiles, en ces termes :

« Vous avez des pleurs dans les yeux... »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules ».
. . . . . .
Je leur ai dit : Je vous comprends !
Car vous ressemblez à des âmes :
Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elles,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. »

(1) SULLY-PRUDHOMME, *Corps et âmes*, poésies, t. II, p. 205.

Si l'éloquence pouvait me convaincre de l'existence d'une personnalité comparable à la mienne, celle-là le ferait; mais je sais bien, hélas, que cet écrivain charmant ne fait qu'exprimer un trouble psychique déterminé.

Néanmoins, j'ai vibré à cette lecture parce que l'œuvre d'art avait réveillé en moi mon sentiment esthétique ; et ce dernier est un plaisir très raffiné, très subtil, mais il n'est qu'à moi, il est subjectif, il n'a aucun rapport direct avec l'œuvre d'art considérée objectivement. C'est donc une illusion momentanée et douce que je me suis accordée en supposant chez ce poète une âme-sœur. Si je l'ai cité, c'est en désespoir de pouvoir jamais communiquer à d'autres la mélancolie de mon isolement ; et ma tentative est vaine, car la plume d'un Sully Prud'homme, pas plus que mes efforts, ne saurait exprimer l'inexprimable.

Quoiqu'il en soit, il est certain que ma notion d'un Dieu juste et bon enlève à ma solitude son aiguillon. Ce Dieu, participant aux caractères primordiaux de ma nature intime, est assez près de moi et analogue à moi pour me donner le réconfort de son influence.

Affirmer que j'ai découvert en lui ma propre nature, est trop peu dire ; ce sont, en quelque sorte, mes sentiments personnels qui lui furent attribués. Aussi son action sur moi ne peut-elle pas être comparée à celle d'un homme habitant le monde objectif. Elle m'est infiniment plus précieuse et elle restera inconcevable pour les humains qui la qualifieront probablement de mystique.

J'ai là un être, à peine distinct de moi, indissolublement lié à moi, dont la présence donne un appui

à ma conscience morale et atténue la nature unique de ma conscience psychologique. Je ne suis plus seul.....

C'est une raison encore pour croire que ce Dieu est conscient et personnel.

§ 2. ÉLÉMENTS SUBJECTIFS ET OBJECTIFS DE LA DIVINITÉ; LEURS RAPPORTS

Après avoir montré l'idée de Dieu, sa genèse, ses attributs et sa légitimité pour moi, je tiens à l'examiner à un point de vue plus général afin d'en tirer toutes les conséquences et d'étudier ses rapports avec le domaine objectif.

Quand je me suis demandé, pour la première fois, si je croyais en Dieu, j'ai traité la question, d'emblée, comme si elle était posée dans le monde sensible et matériel; c'est qu'en ce temps-là, je ne raisonnais pas philosophiquement. J'anticiperai donc un peu sur la deuxième partie de mon travail et j'exposerai, ici, tout d'abord les éléments objectifs de la divinité.

a) *Eléments objectifs.* — Puisant dans mes connaissances scientifiques et généralisant à outrance pour arriver à une solution, j'ai dû m'avouer que le seul Dieu acceptable était la cause première des naturalistes, c'est-à-dire, ce qui restera, en dernière analyse, lorsqu'on aura élucidé le problème de la constitution de la matière. Il est à croire, en effet, qu'avec la matière on aura expliqué, du même coup, la force.

Donc, Dieu immanent, c'est certain, mais, pour le reste, inconnaissable, comme l'a démontré si péremptoirement Herbert Spencer.

Cette grande énigme était-elle Dieu ? Non, et pourtant elle devait en être un reflet. Je hasarde cette hypothèse parce que, dans la cause première, il y aura peut-être, une fois, convergence entre les domaines objectif et subjectif. Le Dieu de ma conscience et la cause première de la nature, voilà deux choses qui pourraient, dans l'avenir, établir un pont entre le monde et mon âme. Inutile de dire qu'en ce moment rien de pareil n'est possible; Kant l'a suffisamment démontré en faisant la critique de la preuve cosmologique.

N'était la cause première, j'aurais pu répondre hardiment : Dieu me paraît superflu dans le monde sensible. Avec la cause première, j'arrivais à une force aveugle et muette, mais dont l'universalité et la puissance physique satisfaisaient mon sentiment profond.

Cette solution me semble acceptable et, si j'envisage l'ensemble de l'humanité, — dont je statue l'existence en même temps que la réalité de l'univers objectif — je dois convenir qu'un panthéisme plus ou moins agnostique est la seule religion raisonnable pour elle.

b) *Elément subjectif.* — Posant la question dans le monde subjectif, on a vu que j'étais arrivé à des données différentes et beaucoup plus définies. J'ai abouti, non pas à *une* divinité, mais à *mon* Dieu, deux notions fort dissemblables. Qu'on en juge par comparaison avec ce que j'ai dit du Dieu objectif :

Quand je réfléchis à moi-même, je postule, pour ainsi dire, un autre moi en dehors de ma personne. Eh bien ! Je procède à une opération analogue quand je veux saisir le divin ; je me dédouble et j'analyse une partie de mon moi.

Mon Dieu parle dans mon for intérieur et sa voix s'identifie avec ma conscience morale. Je lui appartiens et il est impossible de m'en détacher. Où que j'aille, il est là ; quoique je fasse, il juge. Dans toutes les circonstances, je peux m'adresser à lui ; pour cela, il me suffit de rentrer en moi-même. Il habite en moi et je suis en lui.

Plus loin, j'aurai l'occasion de parler du Christ et de ses paroles rapportées par les évangiles. Il en est une, cependant, que je voudrais répéter ici, c'est Jean X, 38 : « Reconnaissez et sachez que le Père est en moi et que je suis dans le Père ».

On comprendra maintenant que cette affirmation ait fait vibrer mes sentiments les plus intimes, puisqu'elle exprime exactement, — et avec quelle grandeur — l'idée que je me fais du Père.

Je ne renonce pas à toute conception objective du divin, puisque, dans le monde sensible, je l'assimile à la cause première, mais la relation religieuse — si relation religieuse il y a — ne peut exister qu'avec le Dieu subjectif, celui de ma conscience.

§ 3. LA TRADITION ET LE DOGME

On dira sans doute, que mon éducation, les idées reçues, les suggestions multiples qui m'entourent, expliquent surabondamment mes sentiments religieux. Les hommes jugeront enfantine ma prétention d'édifier tout seul ma religion, parce qu'ils connaissent le rôle de la tradition chrétienne et qu'ils ne sauraient imaginer une foi évangélique sans les évangiles. Mais mes lecteurs savent déjà que je n'admets pas que les hommes jugent de mes sentiments.

Irai-je donc jusqu'à nier toute la tradition et puis-je renoncer à rattacher mes convictions au christianisme ?

Je n'irai pas jusque-là ; pourtant je n'en suis pas fort éloigné, car l'influence de la tradition, y compris la Bible, me semble peu importante et, en tout cas, indirecte.

Voici comment j'imagine que s'est exercée cette influence.

Après avoir fait abstraction de tout ce qui était religion d'autorité et afin de me créer un système philosophique acceptable, j'ai relu la Bible ; j'ai lu aussi des livres de piété, avec une curiosité nouvelle. Je voulais examiner tout cela, et je puis certifier que j'étais prêt à approuver, ou à condamner sans réserve mes lectures, suivant l'impression que j'en retirerais.

Il s'agissait, pour moi, non pas de critiquer, de savoir qui était l'auteur de ces ouvrages ou l'âge de ces écrits ; il était tout à fait indifférent même que les faits relatés fussent historiques, ou non. Je voulais seulement savoir quelle était pour moi la valeur de ces livres, et je les plaçais exactement sur le même pied que d'autres livres, par exemple, le Coran, ou bien n'importe quelle œuvre philosophique ou poétique.

Eh bien ! je dois à la vérité de constater que j'ai trouvé beaucoup de réconfort surtout dans la lecture des évangiles. La figure du Christ a forcé ma sympathie. Un grand nombre des affirmations de la Bible répondaient à mes sentiments les plus chers. Cette bonté extraordinaire, cette sévèrité pour les puissants de ce monde, cette tendresse pour les petits et les pécheurs, ce mépris profond pour qui croit dissimuler ses mauvaises pensées à soi-même en les dissimulant aux autres et, enfin, la conscience de la paternité divine, ont rencontré en moi un terrain favorable.

En est-il sorti une Dogmatique ? Non point !

En quoi voulez-vous, en effet, que je m'intéresse à une conception miraculeuse et immaculée ? — Tout au plus une telle notion devrait-elle me répugner, étant données mes connaissances en histoire naturelle.

Que gagnerais-je à croire à la résurrection, ou à telle interprétation qu'on voudra donner des apparitions du Christ après sa mort ? Que m'importe, même, la théorie du salut par le sang innocent répandu ? Que m'importent à moi, ces questions de fait, alors que les faits m'indiffèrent et ne sont qu'apparence ?

Mais admirer celui qui veut donner à manger aux affamés et à boire aux altérés, aimer celui qui veut guérir les malades, et qui anathématise les pharisiens, vibrer à la lecture du Sermon sur la montagne ou du pardon de Pierre, qui m'en empêchera ? Et au nom de quoi, je vous prie ? C'est comme si on voulait m'interdire d'être ému à l'audition de certaines pages enflammées d'un Tolstoï, d'un Victor Hugo ou d'un Kropotkine.

Nierez-vous, maintenant, me dira-t-on de nouveau, que votre religion ait sa source dans cette sympathie éveillée par les récits de la vie du Christ ? J'avoue que je l'ignore et que, j'ai beau m'interroger, je trouve que cela a trop peu d'intérêt pour exiger une opinion fondée. C'est comme lorsqu'on veut me prouver que le sentiment de la pitié s'est manifesté, la première fois, chez moi, à la vue d'une pauvresse alors que mes plus lointains souvenirs me remettent en mémoire un vieux cheval qu'on maltraitait sur la route.

Cela n'a pas d'importance. La seule chose qui vaille, ce sont les sentiments qui préexistaient en moi et qui m'ont donné un peu de bonheur et de paix, qui ont

réconforté mon âme et qui ont relevé mon courage affaibli. Que m'importe le reste, et, en particulier, les faits du dehors ?

Au sujet de la nature même de Dieu, ma Dogmatique est tout aussi rudimentaire. Immanence ou transcendance ? Je refuse de me prononcer ! A peine pencherais-je en faveur d'une certaine immanence, si j'admettais une équivalence complète avec la cause première ; or tel n'est pas le cas et la question m'indiffère au point de vue subjectif.

Et la Trinité ou l'Unitarianisme, voilà encore des choses qui me paraissent indifférentes ! Si ces discussions peuvent donner satisfaction à certains esprits, je n'y vois pas d'inconvénients, mais qu'en ferais-je pour moi ? J'en dirai autant des polémiques à propos de la divinité du Christ ou de son humanité. (1)

---

(1) Cependant, je ne puis pas résister au désir de m'expliquer brièvement à ce sujet.

J'ai constaté, dans le tréfond de moi-même, un élément, pourvu des attributs de puissance, de bonté, de justice, d'éternité. Avec cet élément subjectif, je suis dans une relation métaphysique définie, au moyen de ma conscience morale. Voilà ce qui est !

Qu'est-ce que je changerai à cela si je donne à cet élément le nom de Père, de Dieu, de Seigneur, de Christ, ou si je le désigne par une lettre de l'alphabet, un nombre ou un signe ? Assurément rien !

Je postule un être métaphysique et rien de plus.

En outre, que changera la nature divine ou humaine du Christ aux sentiments que j'éprouve en lisant l'Evangile ? Rien !

Pourquoi donc m'en préoccuperais-je ?

Par conséquent cette discussion est inutile à tous les points de vue parce que, si je voulais sortir de ma tour d'ivoire, et examiner l'affaire objectivement, en dehors de moi, la question ne se poserait même pas.

Pour le prouver, il me suffira de rappeler les faits : Il y a

§ 4. L'ATTRIBUT PROVIDENCE

Il y a évidemment une antinomie entre la providence divine et ma liberté.

Puisque je me suis forgé un système philosophique en haine des contradictions, je ne dois pas laisser subsister celle-là. Aussi n'ai-je pas de doute à cet égard, *mon Dieu* ne prévoit pas mes libres décisions.

Le déterminisme du monde objectif ainsi que la notion de la cause première et physique cadrent fort bien avec l'idée d'une providence, dans ce domaine. En revanche, la prévision de l'avenir me paraît inadmissible pour ce qui concerne les actes décrétés par mon moi.

Mon sentiment religieux est satisfait de cette conclusion ; l'attribut prophétique le choquerait, car cet attribut est conféré par tous les peuples de la nature à leurs fétiches et à leurs « esprits ».

Ah ! la science de l'avenir, combien d'âmes n'a-t-elle pas séduites ! Combien d'hommes ont interrogé avec anxiété les entrailles fumantes des victimes !

Tous les prêtres, de toutes les religions, sont assaillis par ceux que torture l'angoisse du lendemain. Les cerveaux les plus solides en ont subi l'entraînement ; un

---

vingt siècles, vivait en Judée un homme appelé Jésus. Comme tous les fondateurs de religion, il a prétendu être le fils de Dieu et son nom est entouré de légendes. Il n'a laissé aucun écrit et nous le connaissons seulement par les traditions qui circulaient, à son sujet, parmi les premières communautés chrétiennes.

C'est vraiment trop peu pour fonder un argument scientifique.

Je rentre donc dans ma tour d'ivoire dont je n'aurais pas dû sortir.

Wallenstein, un Napoléon Ier, sont tombés parfois dans la superstition la plus enfantine.

Nous voyons, aujourd'hui encore, les doctrines les plus prometteuses de prophétie réunir le plus grand nombre de fidèles autour des tables tournantes ou des mediums en transe. Dans notre siècle de lumière et de positivisme, fleurissent les somnambules extra-lucides et les sorciers de tout acabit. Les pauvres humains resteront en proie au vertige de l'avenir. Quelle folie !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte.
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !
Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet (1).

C'est là une profonde vérité, et il serait insensé d'imaginer que mon Dieu — ce Dieu de raison, de conscience et de sentiment — si intime et si respectable, possédât ce pouvoir méprisable de la prophétie. Je dis méprisable parce qu'il détruirait ce à quoi je tiens le plus : ma liberté et ma conscience morale.

Oui ; aujourd'hui, je sème la cause et c'est de cette cause — imprévisible puisqu'elle dépend de ma libre décision — que, demain, découlera l'effet, par le jeu déterminé des forces de la nature.

---

(1) Victor Hugo. *Les châtiments.*